

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 52

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette
Autor: Desly, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

*LE PAYS, 27^{me} année**Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS**LE PAYS, 27^{me} année*

Les guerres de Bourgogne ET l'Evêché de Bâle

(Suite)

Malgré les succès remportés par l'armée confédérée, l'Ajoie n'en reste pas moins exposée aux incursions des troupes bourguignonnes. Porrentruy continue à être sur ses gardes. Le bruit s'y répand que le duc de Bourgogne arrive en toute hâte pour venger la défaite de ses armes à Héricourt et à Blamont. On demande du secours à Bièvre et à Neuveville. En même temps, on perce de nouvelles meurtrières dans les tours ; on ferme les ouvertures des maisons adossées aux murs de la ville, on fond des balles et on fabrique de la poudre ; les comptes de la ville en portent 337 livres fabriquées pendant l'hiver de 1475-1476. Tous les bourgeois valides s'exercent au maniement des armes, bien résolus à défendre vaillamment leur petite cité.

Les Confédérés étaient à peine rentrés dans leurs foyers que la situation politique changeait à leurs dépens. Abandonnés déjà par l'empereur d'Allemagne, ils eurent encore le dépit de voir le roi de France et le duc de Bourgogne conclure à Soleure en Luxembourg, le 15 septembre, un traité par lequel ces deux princes se sacrifièrent réciproquement leurs amis et leurs ennemis. Débarrassé du roi de France, Charles-le-Téméraire se jeta sur la Lorraine qu'il avait l'ambition de réunir à ses états et dont le souverain le jeune duc René II. avait accédé : le 17 mai 1475 à l'alliance conclue entre Louis XI et l'empereur Frédéric III. Après avoir déclaré la guerre à René, il entra en Lorraine avec une armée formidable, s'empara de

toutes les villes qu'il trouva sur sa route, m le siège devant Nancy le 25 octobre, forca cette ville de se rendre le 27 novembre y fit son entrée le 30 novembre, se fit prêter serment de fidélité par les habitants le 18 décembre et se prépara à marcher contre les Suisses.

Ceux-ci, quoique trahis, par Louis XI, n'étaient pas demeurés inactifs pendant que le duc de Bourgogne faisait la conquête de la Lorraine. Ils occupaient encore les villes et les châteaux de Grandson, d'Orbe et de Jougne. Ils voyaient que des détachements de mercenaires recommençaient à traverser les montagnes du Jura vaudois, tandis que Jacques de Romont s'apprêtait à se venger du mal qui lui avait été fait. Les Bernois qui tenaient non seulement à conserver ce qu'ils avaient déjà pris, mais à conquérir tout le pays de Vaud, profitèrent de quelques vexations du comte de Romont et de ses sujets pour déclarer la guerre à la Savoie. Ils s'allierent en même temps au Valais (le Haut Valais actuel) pour faire fermer aux mercenaires italiens le passage du Grand-St-Bernard. Berne et le Valais avaient des intérêts communs. Le Valais, lui aussi, tenait à profiter de l'affaiblissement de la Savoie.

Les Bernois envoyèrent leur déclaration de guerre à la Savoie le 14 octobre sans attendre l'assentiment de leurs confédérés. Ils s'étaient bornés à les inviter, par message du 5 octobre, à faire leurs préparatifs pour sauver l'honneur de la patrie et la défendre contre ses ennemis. Dès le 14 octobre, les Bernois se mettent en marche sous les ordres de Petermann de Wabern et arrivent le soir à Morat où ils sont rejoints par les Fribourgeois commandés par l'avoyer Roll de Vuippens. Le lendemain, ils occupent la ville de Morat qui se rend sans coup férir, puis ils entrent à Cudrefin, à Avenches et à Payerne qui leur envoient leurs clefs. Le 17 ils prennent d'assaut la ville d'Estavayer qu'ils

livrent au pillage et où ils commettent des actes de cruauté révoltants. Sur ces entrefaites les autres Confédérés arrivent en grand nombre pour prendre part à la campagne commencée sous des auspices aussi favorables.

Par lettre du 17 octobre adressée au maire et au conseil de Bièvre, l'évêque de Bâle, Jean de Venningen, avait aussi annoncé son intention d'envoyer des renforts aux Confédérés. « Quoique, disait-il, j'ai de graves soucis et que je suis menacé par le duc Charles qui est dans le voisinage et par les Bourguignons qui sont mes voisins immédiats ; quoique vendredi dernier les ennemis se soient avancés jusqu'à Roche-d'Or et aient enlevé le bétail et tout ce qu'ils ont trouvé ; quoiqu'ils aient menacé de revenir bientôt et de raser Roche-d'Or comme on a détruit Blamont ; quoiqu'ils menacent de faire voler jusqu'au delà du Rhin les étincelles de l'incendie et de faire sécher les Allemands effrayés jusqu'à les aplatis comme des vitres ; quoique mon inquiétude soit grande, d'autant plus grande que je n'ai de secours à attendre de personne, qu'il n'y a pas 10 cavaliers équipés dans le Sundgau, qu'il n'y a de troupes ni à Héricourt, ni à Montbéliard, ni à Delle ; quoique l'on se soucie si peu du pays situé en deçà du Blauenberg je veux néanmoins, à votre demande, envoyer à nos bons amis de Berne et de Fribourg un secours de 40 cavaliers autre vos hommes et ceux de Neuveville, et contribuer à augmenter d'autant leur nombre. » Toutefois, le lendemain, l'évêque envoyait à Bièvre une autre lettre dans laquelle il demandait comment il devrait défendre Porrentruy et ajoutait que si la garnison de Porrentruy ne pouvait tenir, tous les frais et tout les travaux dépensés jusqu'alors dans ce but seraient en pure perte.

D'Estavayer, l'armée confédérée marche contre Yverdon qui capitule sans résister et reçoit

besoin la demoiselle.

Il en fut ainsi. Mais Émiliane voulut repartir dès le lendemain. Une crainte, un soupçon l'obstinent. Elle voulait absolument revoir Claudine.

Mais ses forces la trahirent. Elle s'évanouit. Claude courut chercher un médecin. Sa physionomie, après qu'il eut examiné la jeune malade, n'exprima rien de rassurant.

— Serait-elle en danger de mort ! demanda Claude.

— Pas encore ! lui fut-il répondre : mais ce sera long, très long. Ne désespérez pas... elle a pour elle sa jeunesse et... Dieu !

VI

Trois mois se sont écoulés. A la ferme de Drumette, on n'a reçu que deux lettres : l'une de Claudine, datée de Paris ; l'autre de Lyon, signée de Claude. Toutes les deux évasives et

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 7

DRUMETTE

PAR
CHARLES DESLYS

Et le brave enfant, repassant dans la première pièce, s'endormit sur une chaise.

Il faisait encore nuit close lorsque s'entendit au dehors le signal convenu, le même sifflotement que la veille.

La fausse Claudine ne tarda pas à paraître, enveloppée dans sa mante. Déjà Claude avait bouclé son sac. On trouva dans la rue le serrant ; on descendit vers le quai. C'était par le coche d'Auxerre qu'on s'éloignerait de Paris.

Après une suprême et cordiale étreinte, les deux futurs beaux-frères, si toutefois Dieu le permettait, se dirent tout bas :

— Bon courage !

Émiliane était bien faible encore, mais pleine de résolution, voire même d'impatience. A l'arrivée, elle espérait retrouver Claudine.

— Plus loin ! Ce sera plus loin, lui dit Claude.

Et l'on repartit en patache jusqu'à l'autre côté, celui de la Saône.

Il était temps : la voiture (et qu'elles voitures dans ce temps-là !) avait brisé la jeune fille. Une fièvre ardente la dévorait. Elle se soutenait à peine en arrivant à Lyon.

Heureusement, son jeune guide y connaissait une bonne auberge, fréquentée de préférence par ses compatriotes. Il y avait séjourné en passant. L'hôtelière, une veuve, l'avait même pris en amitié. Elle accueillerait, elle soignerait au

une garnison de 200 hommes. Après Yverdon vient le tour d'Orbe qui est occupé le 22 octobre et de Les Clées qui est pris d'assaut. La Sarraz se rend tandis que son château est emporté et incendié. Le 25 octobre, les Suisses quittent Orbe pour aller attaquer Morges dont la garnison prend la fuite à la seule nouvelle de leur approche ; ils y entrent le 27 en compagnie des Lucernois qui viennent de rejoindre à leur tour l'armée expéditionnaire, tandis que les Zurichois arrivent par Moudon et Lausanne au nombre de 1500 sous les ordres de Hans Waldmann. Après l'arrivée des Zurichois et sur leurs instances, les Suisses marchent contre Genève qui est dévouée à la Savoie et lui imposent une contribution de 28.000 écus. Le 30 octobre, ils sont de nouveau à Morges d'où précédés par la terreur, ils vont sommer Lausanne de se rendre et lui font payer une somme de 9000 florins. Le 31 octobre, ils prennent le parti de rentrer dans leurs foyers en passant par Rue et par Romont qui leur ouvrent leurs portes, comme l'ont fait toutes les villes du pays de Vaud. Arrivés à Fribourg, où ils sont reçus triomphalement, les vainqueurs se séparent pour retourner chez eux par le plus court chemin.

(A suivre)

J. JECKER

curé de Moutier.

Le vieux bûcheron

Né dans les forêts des Vosges, le père Laverdure, — le seul nom qu'on connaît à ce vieux bûcheron, — avait vu bourgeonner soixante-quinze fois les épais taillis et les hautes futaies qui boisent les collines et les montagnes de Remiremont à Gérardmer.

Epuisé par les rudes labours de son état, il avait vieilli avant l'âge et, depuis longtemps, son bras n'avait plus la force de manier la lourde hache, et ses jambes avaient perdu l'agilité nécessaire pour grimper dans les arbres.

Les jeunes lui avaient dit souvent :

— Voyons, père Laverdure, il vaudrait mieux rentrer au village. Vous savez bien qu'on ne vous laissera manquer de rien, et vous achèverez moins tristement votre existence.

Mais le vieux n'avait jamais voulu abandonner la cabane construite de ses mains, enfouie sous les verts rameaux des plantes grimpantes, où sa femme et son fils étaient morts ; il n'avait jamais consenti à sortir de la forêt, où il avait vécu. Il l'aimait, sa forêt, le vieux, cette belle forêt qui l'avait nourri, dont il connaissait tous les arbres et tous les sentiers, à laquelle pour lui tant de chers souvenirs étaient attachés. Et puis, que demandait-il, en somme ? S'il ne pouvait plus abattre les sapins avec les compagnons, il liait encore bien les fagots et il s'branchait tout comme un autre.

Que les jeunes gens, qui l'aimaient et le vénéraient, continuassent de lui donner une part de leur soupe, matin et soir, et il attendrait le jour où il irait rejoindre au cimetière du village la femme et le jeune gars qui y reposaient déjà.

Tout alla bien jusqu'à « l'année terrible. » Mais alors, quand les ordres de mobilisation furent lancés, et que déjà on entendait à la frontière gronder la sombre voix du canon, les bû-

A la suite, le modeste équipage de la vivandière. Elle en descendit avec une jeune fille, vêtue comme elle, et qui sans doute était son adjointe.

Un jeune sergent lui offrit le bras, sans hésiter, se dirigea vers la ferme.

Jacques Guichard et sa femme, les enfants les serviteurs, attirés par la curiosité, se tenaient avec eux sur le seuil.

Ces cris ne tardèrent pas à se faire entendre :

cherons partirent, les uns appelés dans les rangs de la mobile, les autres engagés dans l'armée active ; les femmes et les enfants rentrèrent au village pour laisser passer le fléau meurtrier ; mais le vieux père Laverdure ne voulut pas encore quitter sa chère forêt.

Il y resta seul. Vains et stériles furent les efforts faits pour l'arracher.

— Les Prussiens ne viendront pas par ici, disait-il ; le bois est un dédale dans lequel ils se perdraient et ils ne s'y avanceraient pas... Et puis, que feraient-ils à un pauvre vieux comme moi ?

Le 3^e zouaves, qui faisait partie de l'armée des Vosges, reconstitué après les désastres du début de la guerre, marcha sur Remiremont et vint camper dans le pays.

On devait opérer une jonction avec les troupes que commandait le général Cambriels.

La forêt séparait l'armée allemande de nos braves soldats d'Afrique. Mais les Prussiens, renseignés par leurs espions, avaient conçu le plan de traverser la forêt et de couper la route aux zouaves, et, pour le mener à bien, une reconnaissance devait avoir lieu dans la nuit.

Le père Laverdure, qui ignorait tout, errait isolé dans les bois, faisant sa promenade matinale lorsqu'un bruit de pas se fit entendre et le surprit.

Qui donc était dans la forêt ?... Un désespoir qui fuyait et se cachait sans doute ?... Un espion peut-être ?...

Le vieux s'arrêta. Il se cacha derrière un arbre au tronc immense et s'accroupit sur le revers d'un talus, guettant l'inconnu qui s'avancait.

Des coups sourds venaient jusqu'à lui, et son oreille exercée reconnaissait le choc de la cognée sur le bois. Ce manège l'intriguait.

Là-bas, sur le sentier qui mène à la clairière des sapines, il aperçut un homme et peu après il le reconnut.

C'était Jean Riolla, un misérable chassé du pays trois ans auparavant à la suite d'un vol.

Le père Laverdure l'observa. Il le vit marcher, armé de sa cognée, étudiant les routes et frappant les arbres sur le chemin qu'il suivait.

— Ah ! misérable, se dit le vieux bûcheron avec rage, c'est une trahison que tu prépares ! C'est le chemin que devront suivre les Prussiens que tu traces, traître !

Si, à ce moment, le vieillard avait eu une carbine, il aurait ajusté l'espion et l'aurait abattu sûrement : mais il attendit et une idée surgit dans son cerveau.

Lorsque Riolla fut loin et que l'on entendit plus les coups de son infâme cognée sur les arbres qu'il marquait, le père Laverdure se leva ; il courut à sa cabane et, lui aussi, il s'arma de sa cognée, de ce vieil et solide instrument de travail qui, si longtemps l'avait nourri.

Il vint à la clairière des grandes sapines et il reconnaît les arbres marqués par le traître.

La route ainsi tracée conduisait par la ligne la plus directe au versant de la colline sur lequel campaient les zouaves. Les Prussiens, en suivant cet itinéraire, pouvaient arriver sur eux sans être vus, fondre à l'improviste et les massacrer.

Alors, le vieillard commença son ouvrage à son tour, il frappa de sa cognée les troncs des arbres, ouvrant sur l'écorce deux entailles en

— Jean-Marie ! Claudine !

Elle était déjà dans les bras de sa mère.

— Eh oui, s'expliqua le sergent, je n'ai trouvé que ce moyen-là pour l'arracher de là-bas, pour la ramener au pays.

Puis avec un regard sur l'assistance :

— Mais, fit-il, je ne vois pas Claude ?

— Où donc est la demoiselle ajouta Claudine.

— Chut ! fit le sergent.

(La suite prochainement.)

croix, semblables à celles que le traître avait tracées.

Il suivit une direction toute opposée à la sienne.

Le père Laverdure arriva ainsi jusqu'au four à chaux qui était creusé à ras du sol, au milieu d'un chemin assez large.

Ses prunelles grises brillaient de lueurs farouches, et sa main, qui avait retrouvé une vaine vigueur, ne tremblait pas.

Là, il s'arrêta.

Il s'approcha de la fosse béante qui trouait la route et regarda la chaux vive qui l'emplissait. Un rictus sinistre plissait son visage ridé et des lueurs de joie étincelaient dans ses regards.

Il abattit autour de lui des branches longues et flexibles et il les jeta sur le four à chaux, les entrecroisant et recouvrant ainsi l'abîme. Il y ajouta des feuillages et il parvint à établir de la sorte un plancher fragile qui devait céder sous la moindre pression et dont on ne pouvait pas se méfier. Sur les feuilles, du reste, il jeta quelques pelletées de terre et tout autour il parsema d'autres branchages pour que rien ne parût suspect. Puis, son œuvre achevée, il s'éloigna. Il se cachait dans un taillis et attendit.

A la nuit, des pas se firent entendre et leur bruit se rapprocha rapidement.

C'étaient les Prussiens qui venaient en reconnaissance et qui suivaient le chemin tracé par l'espion.

Ils s'avancèrent et, trompés par les marques que la cognée du vieux bûcheron avait faites, ils se dirigèrent vers le four à chaux.

Le père Laverdure les vit, il les compta, ils étaient douze, conduits par un sous-officier.

Ils marchaient l'arme au bras, éclairés seulement par les pâles lueurs de la lune que les hautes frondaisons laissaient à peine pénétrer dans la forêt.

Le sous-officier reconnaissait les croix entaillées sur les arbres et guidait la marche, précédant les hommes de quelques pas. Il dépassa le four à chaux, ayant pris le bord du sentier.

Tout à coup, un bruit sourd se fit entendre et des cris retentirent. Les Prussiens venaient d'être précipités dans l'abîme brûlant d'où pas un ne devait sortir.

Le sous-officier, épouvanté, se retourna.

— Bravo ! cria aussitôt le père Laverdure d'une voix formidable, surgissant devant le Prussien sa hache à la main.

Et, ayant que celui-ci ait eu seulement le temps d'épauler son arme, le vieux bûcheron retrouvant dans sa fureur patriotique la force de ses jeunes ans, brandit terriblement la hache et l'abattit sur le sous-officier en criant :

— Ce n'est pas la hache d'un traître, celle-là... Tiens !

Le Prussien roula la tête ouverte.

Les zouaves étaient sauvés.

Deux jours plus tard, le brave vieillard eut la consolation de faire saisir le traître Riolla, et c'est sous ses yeux que l'espion fut passé par les armes.

MAXIME VALORIS

AUX CHAMPS

Causerie agricole et domestique

Sur les cultivateurs. — Viande fumée. — Le chou. —

N'est pas bon cultivateur quiconque croit l'être, ne vous trompez pas ! Il y a pour mériter ce titre, si noble, un ensemble de qualités qui ne se rencontrent pas partout.

Avant tout il faut aimer le travail : connaître son métier : cela n'est pas douteux, car on ne s'improvise pas agriculteur. Avoir un capital suffisant, être intelligent : cela ne nuit jamais,